

“QUAND TOUT SERA LIÉ”

ARTICULER CLAMEUR DES PAUVRES ET CLAMEUR DE LA TERRE

Ce texte reprend une intervention à trois voix donnée pour l'assemblée de la Conférence des évêques de France le 3 novembre 2021, en introduction d'une journée et demi autour du thème : clameur de la terre, clameur des pauvres.

INTRODUCTION (ETIENNE GRIEU)

Nous sommes ici trois enseignants du Centre Sèvres : Christophe Pichon, laïc qui enseigne la Bible et participe dans son diocèse à l'association Chemin d'espoir, une des associations du Réseau Saint Laurent ; et Frédéric-Marie Le Méhauté, franciscain, qui a soutenu sa thèse il y a un an, intitulée « Révélé aux tout petits. Une aventure théologique à l'écoute de la mystérieuse sagesse des plus pauvres » ; un travail réalisé à partir de la parole de personnes qui connaissent la grande précarité. Et Etienne Grieu, recteur du Centre Sèvres, et membre de la Pierre d'Angle (du réseau St Laurent). Cela fait plus de dix ans que nous travaillons à partir de la parole des personnes très pauvres au Centre Sèvres¹, et il y a maintenant une bonne équipe qui associe théologiens, biblistes, philosophes et acteurs de terrain. Et c'est avec une grande joie que nous répondons à votre demande pour réfléchir sur le rapport entre clameur de la terre et clameur des pauvres.

INTRODUCTION BIS (CHRISTOPHE PICHON)

Nous avons intitulé notre intervention à trois voix : « 'Tout sera lié' : l'apport des plus pauvres à une conversion écologique en Eglise ». Dans nos mémoires, ce titre évoque sans doute, parmi d'autres, des expressions du pape François que l'on trouve dans l'encyclique *Laudato Si* : « tout est lié » (n°16), « conversion écologique » (n°217), « conversion communautaire » (n°219) et en arrière-fond, plus implicitement l'expression « Clameur de la terre et clameur des pauvres » (49). Comment les articuler ?

¹ Ici, le travail de Gwennola Rimbaut (de l'Université Catholique de l'Ouest) a été pionnier : *Les pauvres, interdits de spiritualité ? La foi des chrétiens du Quart Monde*, L'Harmattan, 2009.

En introduction : Les plus pauvres sont les plus impactés par la crise écologique (Christophe Pichon)

En guise d'introduction, j'évoque rapidement une première manière de le faire, en partant de ce que vivent les plus pauvres de la préoccupation écologique. Ils sont, en effet, selon l'expression de Frédéric-Marie dans un article paru en novembre dans la revue Etudes, les « Premiers touchés, premiers coulés ». Nous savons désormais, à la lecture du dernier rapport du Giec, que l'activité humaine est responsable « sans équivoque » du réchauffement climatique, mais nous savons aussi, avec autant de fiabilité, trois autres choses cette fois à propos des plus pauvres et de la crise environnementale :

- Les « plus pauvres » sont *les premières victimes* des inégalités engendrées par la crise environnementale et notamment parmi eux, les enfants comme l'affirme l'UNICEF² en 2019 et les personnes contraintes de migrer. Des terres deviennent et deviendront inhospitalières, des appauvris migrent et s'appauvrissent en migrant.
- Les plus pauvres sont *impactés par des mesures climatiques* prises pour lutter contre les changements environnementaux. La fiscalité carbone en est un parfait exemple. « Les ménages les plus riches polluent plus et paient proportionnellement moins par rapport à leur revenu »³.
- Les plus pauvres *entendent des appels à la conversion écologique* depuis un mode de vie contraint, fait de privations quotidiennes et d'arbitrages impossibles. Une militante d'ATD dit :

« Quand on est tout le temps avec des gens qui décident pour soi [les institutions, les travailleur·se·s sociaux·ales...] qu'est-ce qu'on doit manger, quel pull on doit porter, qu'est-ce qu'on doit dire à son gosse, eh ben ça ne peut pas être dans les priorités parce qu'on essaie de résister à ce qu'on nous demande tout le temps. On ne choisit pas⁴. »

Les appels à adopter des comportements plus écologiques peuvent ainsi être reçus comme des messages qui culpabilisent, alors même que les plus précaires se déplacent moins, vivent dans des logements plus petits et mal isolés, ne chauffent parfois qu'une pièce sur deux. L'appel à la sobriété risque de devenir pour eux privation d'un confort élémentaire.

² L'[UNICEF](#) en 2019 rappelle que 99% des décès déjà attribués aux changements climatiques surviennent dans les pays en développement, et les enfants représentent 80% de ces décès.

³ ATD – ¼ Monde – Réseau action climat France – Oxfam France – Secours Catholique France, Climat et inégalités : Plaidoyer pour un budget vert et juste – 24 septembre 2019, p. 4.

⁴ ATD – ¼ Monde. Document de travail « Pour une écologie qui ne laisse personne de côté » (2020), p. 17.

Tout cela est attesté et serait à approfondir. Mais nous avons choisi une autre voie pour articuler les deux clameurs, qui part de nos représentations de la « clameur ». Que disons-nous, qu'entendons-nous par clameur ?

A partir de l'exemple d'un poème de Chloé et d'une réflexion sur le silence, Frédéric-Marie puis Etienne vont s'interroger sur des « clameurs » inaudibles, et pourtant fortes mais aussi fragiles : Qu'est-ce qui cherche à se dire si fortement et qui est pourtant si difficilement entendu ?

Après quoi, Frédéric-Marie montrera que le mot « clameur » ne suffit pas à désigner ce que sont les paroles à entendre. Elles révèlent un savoir et une pensée : mais lesquels ?

Etienne dira ensuite ce que cette découverte suppose pour l'Eglise, comment elle est attendue.

Je terminerai par découvrir avec vous un poème à laquelle est associé une image. Un compagnon de Chemin d'espoir, Benoît, annonce : « Quand tout le monde sera lié » et non pas que « tout est lié ». A partir d'où parle-t-il ? Qu'a-t-il à nous dire ? Un exercice d'écoute avant celui de cet après-midi.

TEMPS 1 : LE TEXTE DE CHLOÉ ET JEAN-JACQUES (FRÉDÉRIC-MARIE LE MÉHAUTÉ)

Il y a quelques années, la *Fraternité de la Pierre d'Angle*, membre du réseau Saint Laurent, a conduit une recherche autour du thème : « Pour vous, qui suis-je ? » Pendant deux ans, les participants de la douzaine de groupes à l'époque se sont rencontrés tous les mois autour d'une thématique, d'un texte de l'évangile... Les enregistrements de ces échanges et leurs mises par écrit constitue un corpus de textes qui permet de donner une base objective à ce que nous appelons la *parole des pauvres*, première étape d'une analyse théologique par exemple. À la fin de cette recherche, les participants se sont réunis pour un week-end de célébration. Chacun était invité à écrire une page autour de la question : « Qui est Jésus pour toi ? » Ces quelques deux cents pages ont été reliées dans un gros livre pour en garder mémoire. Dans ce livre de conclusion de la recherche, Jean-Jacques signe le texte que je vous projette. Je vous laisse quelques instants pour le regarder, pour le lire...

☞ *Laisser 30'' de silence* ☞

Je décris. Le texte est court :

Dieu, c'est mon sauveur. Il fait un peu pour moi, j'aimerais qu'il fasse plus, j'aimerais redevenir comme avant ma maladie et pouvoir retravailler de nouveau. Je suis à bout.

Une signature suit dans une écriture différente et tremblante. Puis, en *post scriptum*, dans la même écriture que le corps du texte : « Chloé. J'ai écrit et dessiné pour mon papa. » Ce texte est entouré par des dessins très colorés qui forment comme une enluminure.

Si nous choisissons de nous arrêter, si nous choisissons de nous laisser surprendre, de nous laisser dérouter, si nous choisissons de nous attendre à entendre quelque chose, en un mot si nous choisissons d'*écouter vraiment* que pouvons-nous percevoir derrière l'aspect enfantin de cette page ?

Ce texte est une expression de la vie difficile et de la foi de Jean-Jacques. Dieu y est qualifié de *sauveur*. Dieu agit, il fait quelque chose pour lui. Toutefois son action semble bien limitée. « Il fait un peu. » La suite résonne comme une parole de psaume. Jean-Jacques exprime trois désirs : que Dieu agisse davantage, pouvoir à nouveau être en bonne santé et pouvoir retravailler. À travers ces trois désirs, c'est l'ensemble de la vie humaine qui est évoquée : relation à Dieu pour qu'il agisse, relation à soi-même, à son propre corps dans la restauration de son intégrité, relation aux autres à travers l'intégration dans un travail qui permette de retrouver une utilité sociale. Le cumul de ces trois relations blessées conduit Jean-Jacques à se sentir « à bout ». Alors que le texte s'ouvrait par une confession de foi sur l'identité salvifique de Dieu, les souffrances de la réalité reviennent très vite. Le sentiment d'abandon et le désespoir ne sont pas loin.

Pourtant cette profession de foi et ce cri ne s'expriment pas dans le vide. Chloé, la fille de Jean-Jacques, a écrit ce texte pour son papa. Ensemble dans l'adversité, ils ont également été ensemble sur ce chemin de recherche. Chloé a certainement été témoin de l'être-à-bout de son père. Mais elle a aussi écouté et transcrit ses paroles. De plus Chloé n'a pas fait que prendre sous la dictée ces mots douloureux. Elle les a recueillis au sens fort comme on recueille quelque chose de précieux. Elle a dessiné un écrin pour les mettre en valeur : fleurs, étoiles, cœurs... Le contour de chacun de ces petits symboles est dessiné au feutre d'une couleur alors que le centre est colorié d'une couleur différente, signe de l'attention de Chloé. Derrière l'appel « je suis à bout » de Jean-Jacques, s'entendent aussi des points d'appui, des soutiens et le premier d'entre eux : la famille. À travers ce témoignage de la proximité de sa fille, Jean-Jacques n'est pas seul. Son cri est déjà accompagné.

Il faut élargir ce constat à l'ensemble du travail de *La Fraternité de la Pierre d'Angle*. Cette page n'est que l'une des deux cents contributions rassemblées dans un recueil volumineux.

Ce ne sont pas deux cents feuillets volants, séparés et écrits à la va-vite. Certaines personnes ont sans doute pu écrire elles-mêmes. Mais à travers beaucoup de contributions, comme ici, le lecteur perçoit une parole en dialogue, une parole recueillie, une parole adressée, une parole adressée parce qu'attendue, une parole vraie. Cette parole devient possible parce que quelqu'un écoutait d'une manière qui exprimait une attente et une conviction : pas un simple « je t'écoute ». Mais « Apprends-moi. Tu as quelque chose d'important à partager. Sans ta parole, quelque chose nous manque à tous. » Dans ces textes, le lecteur perçoit un effort de synthèse, un effort de recherche des mots, d'images pour tenter de partager ce qu'on a sur le cœur, un soin pour les mettre en valeur. La bienveillance de Chloé envers son père devient ici exemplaire de la bienveillance des uns par rapport aux autres et de tous par rapport à celui qui a le plus de difficulté pour naître à sa parole.

Rassemblées et reliées, ces feuilles deviennent un livre. Elles ne sont plus simplement des cris épars, hurlés par quelques cas sociaux anonymes. Mais, sans gommer la singularité de chacun des participants, elles sont instituées comme parole commune, comme parole d'un peuple qui partage la même expérience de la misère, qui partage une vision du monde originale à partir de cette expérience. Cette communauté exprime alors une véritable pensée mûrie au creuset de l'être-à-bout et témoigne d'une « mystérieuse sagesse que Dieu veut nous communiquer à travers eux [les pauvres] », si je reprends les mots du pape François au numéro 198 d'*Evangelii Gaudium*.

Si nous y prêtons attention, cette page enfantine nous parle peut-être de l'Église. Car à travers ce petit éclat dans lequel se donne à voir le soin de Chloé pour les paroles de son père, à travers ce livre dans lequel se donne à voir le soin pour les paroles des personnes précaires, à travers ce petit fragment se dit quelque chose de la vocation de l'Église : métaphore d'une Église qui écoute, qui recueille, qui accompagne, d'une Église en recherche, d'une Église en chemin, d'une Église en tablier de service.

TEMPS 2 : PAROLE ET SILENCE (ÉTIENNE GRIEU)

Avec ce poème de Chloé et de son papa, nous venons d'entendre une parole, mais d'une grande fragilité. Pour pouvoir parvenir jusqu'à nos oreilles, elle a dû traverser beaucoup d'obstacles que nous pouvons à peine imaginer. C'est une parole gagnée sur le silence, le silence qui recouvre, très souvent – presque toujours – l'existence des plus vulnérables.

C'est peut-être parce qu'elle a conscience de la fragilité de sa parole que Chloé a dessiné autour des phrases qu'elle a écrites, une frise, qui forme comme une clôture à son poème ; elle protège ce qui est écrit d'un chaos que, sans doute, Chloé peut sentir là, tout proche.

Je vous propose de rapprocher cela, cet écrit fragile avec la frise qui l'entoure, de l'image du jardin que l'on trouve dans la Bible, et qui, plus précisément, court tout au long de la révélation biblique, depuis les premiers chapitres de la Genèse, jusqu'à l'Apocalypse, en passant par le jardin de la rencontre des bien aimés dans le Cantique des Cantiques, et puis, bien sûr, le jardin de la résurrection du Christ, dans l'Évangile de Jean.

Un des traits qui caractérise le jardin et qui même le définit – si l'on en croit le vocabulaire en hébreu – c'est la clôture : un jardin, dans la culture du Proche Orient antique, c'est un espace cultivé, souvent irrigué, entouré d'une clôture⁵. Celle-ci, est chargée d'interdire l'accès au jardin à tous ceux, hommes et bêtes qui pourraient y « grappiller en chemin » ou le ravager (ps 80, v. 13-14). Ne pourrait-on pas associer à cette séparation, la signification symbolique d'une limite contre toute confusion qui rend infructueuse la création et menace de la faire retourner au chaos ? Une séparation qui permet aussi de trouver du sens dans cette création et d'y entendre quelque chose.

Et que peut-on y entendre dans ce jardin, c'est-à-dire, dans la création quand elle échappe au chaos, de même que dans le poème de Chloé ?

Répondre à cette question suppose de s'arrêter devant le langage paradoxal de la création. On peut ici se référer au psaume 19 : « Les cieux racontent la gloire de Dieu, le firmament proclame l'œuvre de ses mains. Le jour en prodigue au jour le récit, la nuit en donne connaissance à la nuit. Ce n'est pas un récit, il n'y a pas de mots, leur voix ne s'entend pas. Leur harmonie [littér : leur cordeau] éclate sur toute la terre, et leur langage jusqu'au bout du monde » (v. 2-5, trad. TOB). Entendre une parole à partir de la création suppose d'accueillir celle-ci – dans ses composantes multiformes – comme *une réalité à qui Dieu s'est adressé*. Il ne s'agit pas pour celui qui médite le psaume d'un rapport d'interlocution direct (où un « je » s'adresse à un « tu ») mais de l'éveil à une autre perception du monde où chaque réalité peut être considérée, accueillie, entendue comme une instance qui résonne d'une parole qui lui a été adressée.

Entendre cela suppose un certain silence, invite à faire taire tout ce qui s'adresse à nous de manière immédiate et intéressée, tout ce qui requiert d'emblée notre pleine attention et nous somme de répondre dans l'instant, bref, tout ce qui nous entraîne dans un jeu où ce qui se dit vise à produire un effet, où ce qui ne répond pas promptement aux sollicitations est disqualifié et sort du jeu d'interlocution. Il n'y a plus alors de silence et le silence ne dit plus rien – d'où l'importance de la clôture du jardin, qui permet de poser la question aux plantes, aux fruits, aux fleurs et aux animaux : vous, que dites-vous, de qui nous parlez-vous ?

5 Voir l'entrée « Jardin » dans le *Dictionnaire encyclopédique de la Bible*.

En bref, donc, le silence de la création permet d'entendre d'autres jeux de paroles que ceux qui *organisent* nos rapports.

Or les plus vulnérables sont ceux qui, précisément, sont disqualifiés dans nos jeux de paroles habituels. Ils sont inaudibles⁶. Et lorsqu'ils parlent, on ne comprend pas tout, et parfois même, on n'y comprend rien. Et pourtant eux, ils prononcent des mots et font des phrases, contrairement à la création. On peut à peine imaginer la souffrance que représente le fait de n'être presque jamais compris, et du coup, presque jamais écouté non plus. Et le fait qu'il y ait des êtres de même langue que nous mais avec qui il n'est pas facile du tout de parler, indique en soi les limites très sérieuses de nos manières de nous organiser pour vivre ensemble.

Et sans doute que le seul chemin, pour pouvoir de nouveau parler avec eux, consiste, d'une part, à laisser de côté, au moins dans un premier temps, tout ce que nous avons élaboré pour communiquer entre nous, et d'autre part, à repartir de l'appel que ces êtres portent en eux – comme tout être – à laquelle ils cherchent à faire réponse, eux aussi, tant bien que mal. Et en ce point-là, nous sommes vraiment à égalité avec eux.

De même que la création a besoin d'une clôture pour pouvoir nous parler, de même, la parole des plus vulnérables ne peut s'entendre sans que nous mettions une clôture à nos discours, sans que nous fassions silence, laissant de côté nos idées, nos images, nos évaluations, nos grilles de lecture. Dans les deux cas, c'est un exercice du même ordre, qui exige la même rigueur, en réalité, extrêmement exigeante.

L'écoute de ce que la terre dit est sans doute ici une excellente école pour accueillir ceux qui ne sont presque jamais entendus. Et réciproquement, il y a fort à parier que celui qui a fait l'expérience d'entrer en communication avec ceux qui d'habitude « ne comptent pas », sera davantage disposé à accueillir ce vivant qu'est la terre, vivant sans parole mais qui malgré tout « proclame » (ou « raconte ») quelque chose.

Tous deux, lorsqu'ils sont entendus, renvoient à ce qui est originaire, à une parole vivifiante qu'ils ont entendue et à laquelle ils cherchent à faire réponse. Tous deux, ouvrent le chemin vers le Créateur, et cela, de manière plus parlante que tout autre discours habillé de mots choisis et de belles phrases.

⁶ Cf. la réflexion de Guillaume Le Blanc, notamment *L'invisibilité sociale*, Puf ; de même Axel Honneth, *La société du mépris* ; et Emmanuel Renault *Le mépris social*.

Dès lors, on comprend que l'inattention à la clameur de la terre a quelque chose de doublement destructeur : en plus de nous empêcher de reconnaître les dégâts que nous commettons, nous devenons sourds au Créateur. De même pour l'inattention à la clameur des pauvres. Au final, cette inattention nous laisse seuls dans un monde d'objets inertes, manipulables à souhait, incapables de nous renvoyer à autre chose qu'à nos capacités d'« agir sur ». Cette inattention produit un monde minéral, déserté par toute parole adressée. Elle ramène les êtres parlant vers le silence, en réduisant la communication à son utilité.

L'inattention à la parole des pauvres est, elle, de l'ordre du scandale, car ce sont des êtres doués d'intelligence et de parole qui sont empêchés de s'exprimer ; ce faisant, nous les condamnons à la répétition du même cri de souffrance auquel il est très difficile de comprendre quelque chose. Et quand les plus vulnérables sont ainsi laissés hors champ, nous sommes tous privés du rapport de fraternité par lequel nous apprenons les uns par les autres à faire réponse au Créateur.

Il en est ainsi dans le récit de la mort d'Abel : et c'est de la terre que son sang crie jusqu'à Dieu comme si terre et sang se retrouvaient dans la même adresse désespérée au Créateur. C'est peut-être ce qui est en train de nous arriver avec cette crise écologique. Si nous n'attendons aucune parole, ni de la part de la terre, ni de la part des pauvres, eh bien, il ne restera dans nos oreilles que ce cri.

TEMPS 3 : ÉCOUTER LES PAUVRES ? QU'ENTENDONS-NOUS ? (FRÉDÉRIC-MARIE LE MÉHAUTÉ)

La parole s'extrait du silence. Alors quand elle arrive jusqu'à nous que pouvons nous entendre ? Je développerai trois aspects de cette écoute : désorientation et profondeur, micro-solutions au cœur de vies empêchées et vérité de l'être-humain⁷.

❶ Le premier aspect est la désorientation produite par ces paroles : désorientation parce que les personnes s'expriment parfois avec violence, surtout quand elles se sont tu pendant si longtemps ; désorientation parce que pour nous, gens qui savent, ces paroles sont parfois sans queue ni tête, trop simples, voire en contradiction avec ce que nous savons, avec ce que nous professons.

Mais soulignons que cette désorientation est d'abord vécue par les gens eux-mêmes quand ils sont jetés dans nos assemblées, convoqués dans nos réflexions... sans pouvoir partager,

⁷ Cette intervention est développée dans l'article : Frédéric-Marie LE MÉHAUTÉ, « L'écologie des très pauvres », *Études* n°4287, nov. 2021, p. 87-96.

soit parce que le cadre est trop impressionnant, soit parce que les mots manquent, soit parce que les mots ne veulent pas dire la même chose, soit parce qu'il n'y a personne pour écouter vraiment. Deux anecdotes.

Lors d'une rencontre autour du thème de l'accès à la culture, une personne n'avait presque pas parlé. L'animateur se tourne vers elle pour lui demander ce qu'elle pense de la culture. Réponse : « Je ne sais pas. Je n'ai pas de jardin. » Réalisons-nous ce que vit une personne qui pendant une après-midi ne comprend pas ce qui se passe autour d'elle ? L'humiliation, la solitude, l'abandon, la perte de confiance que cela peut provoquer ? Sommes-nous certains que nos mots veulent bien dire la même chose ?

Seconde anecdote : un groupe d'échange biblique partage autour de l'évangile de Matthieu 25 : « j'avais faim et vous m'avez donné à manger, j'avais soif et vous m'avez donné à boire. » La plupart des participants n'ont pas l'expérience concrète de la faim, de la soif. Alors on a faim de la parole de Dieu, on a soif de son amour, on est enfermé dans la prison de nos égoïsmes... Mais Geneviève qui a connu la faim de façon chronique et prolongée dans son enfance peut dire autre chose : l'estomac qui se rétrécit, la santé qui se détraque, les couleurs du ciel et des nuages qui deviennent ternes. Quand l'estomac est tiraillé par les crampes, l'humeur s'altère jusqu'à ne plus rien supporter, ni personne. Je la cite : « C'est ça, quand on a faim : c'est tout ce qu'il y a autour qui change. » Évidemment personne dans le groupe n'était préparé à entendre ce « tout ce qu'il y a autour » que la faim change radicalement. Geneviève a quitté le groupe.

Et pourtant, au-delà de cette impression de désorientation, peut s'entendre une vérité profonde. Là encore, deux exemples :

Lors de la préparation du rassemblement *Diaconia 2013*, des ateliers avec des « décideurs » avaient été organisés pour faire se rencontrer différents mondes. Il avait alors été demandé au groupe *Place et Parole des pauvres* de réfléchir sur le thème de la création de richesse. Le texte de la présentation du groupe parlait presque exclusivement du pardon. J'avoue que j'avais un peu honte de présenter ce texte à un public si éminent. Ces personnes s'occupaient de choses importantes : investir ou pas, embaucher ou pas, licencier ou pas... Il m'a fallu du temps pour comprendre le lien que les personnes faisaient entre la création de richesse et le pardon. Je voulais cueillir les fruits de l'écoute avant d'avoir vraiment écouté ! Il n'est pas si facile de traverser la désorientation ! N'a-t-on pas souvent des choses plus utiles, plus efficaces à faire ? Pourquoi est-ce si difficile de dire : « Je ne sais pas. Je ne comprends pas » ? En réalité, les personnes répondaient à la question posée, mais par un chemin qui n'était pas le mien et par une réponse qu'il m'était difficile d'entendre, trop conditionné que j'étais par mes propres réponses. Et pourtant, dans ce décalage se disait le socle de toute vie

en société, de toute vie en entreprise, de toute vie en famille : sans relation vraie, aucune construction humaine ne tient parce que fondamentalement, jusque dans nos fragilités, nous avons besoin les uns des autres.

Autre exemple d'une forme de vérité qui se donne derrière la désorientation. Je cite une personne lors d'un échange autour de la Passion de Jésus : « Jésus pardonne d'avance à Pierre ce qu'il allait faire, parce que Pierre allait livrer Jésus à Pilate. » À un premier niveau de lecture et surtout dans le flot de la discussion, nous savons bien que la personne confond ici les deux apôtres Pierre et Juda. Notre premier réflexe pourrait donc être de dire : « Non. Ce n'est pas cela. » Mais quand on prend le temps de relire dans le détail l'ensemble de la séance, des interventions, des interactions entre les participants, alors on est témoin de l'émergence d'une autre logique, d'un autre point focal qui explique le reste, y compris ce que nous avions *a priori* perçu comme une erreur. Dans l'échange, cette personne cherche à souligner que Pierre et Juda ont été l'objet de la même miséricorde.

Certes ces deux exemples peuvent sembler un peu caricaturaux. Beaucoup d'autres demanderaient plus de temps pour en exposer les tenants et les aboutissants. Je les ai choisis pour faire percevoir un écart entre nos paroles et les paroles de celles et de ceux qui connaissent la précarité. Il ne faudrait pas tomber dans l'idéologie ou l'idéalisme en disant : parce qu'un pauvre parle, il dit spontanément la vérité. Mais dans l'écart et la confrontation entre deux paroles situées, c'est-à-dire chacune enracinée dans une expérience propre, chacune porteuse d'une expertise propre, chacune au service, pourrait-on dire, d'un magistère propre, s'ouvre un chemin inédit, un chemin que ni l'un ni l'autre des protagonistes n'était seul en mesure d'entrevoir. Dans *La traversée de l'En-bas*, Maurice Bellet écrit :

L'homme d'en bas, éveillé à son malheur, veut la vérité ; il veut la vérité de la vérité. Il ne sait pas qu'il se promène parmi les humains avec une torche à la main, capable d'incendier tout ce qui leur sert de demeure, dans l'immensité glacée de l'univers.

La difficile et exigeante marche avec les très pauvres est toujours en tension entre ce feu qui détruit et ce feu qui réchauffe. L'écoute des pauvres ne devrait pas nous conduire à nous perdre à la périphérie avec eux, mais *avec eux* et *à partir d'eux* à inventer ensemble un espace partagé pour que tous se sentent attendus.

🕒 Deuxième aspect : écouter les très pauvres, c'est entendre le récit de leurs vies empêchées, leurs espoirs et leurs solutions.

Il faut parfois du temps pour que la plainte puisse être suffisamment exprimée et suffisamment recueillie pour pouvoir passer à une autre parole. Ce qui est frappant dans les récits de ces

personnes, c'est l'effet de cumul : il ne suffit pas qu'une épouse ait des problèmes médicaux lors de sa grossesse, il faut encore que la voiture, indispensable quand on habite loin du centre-ville, tombe en panne précisément à ce moment-là ; il ne suffit pas qu'un enfant soit porteur d'un handicap, il faut encore que le papa perde son emploi précisément au moment où l'école le refuse. Je me souviens d'une personne qui me racontait tout cela et j'avais envie d'éclater de rire ! Ce n'est pas possible. Il invente. Il me ment. Il exagère... J'y reviens parce que c'est essentiel : nous sommes ici au cœur de l'enjeu de l'écoute. Comment écouter même l'inimaginable ?

De retour des camps de concentration, Jorge Semprun s'interroge sur le silence des rescapés qui ne parviennent pas à raconter ce qu'ils ont vécu. On parle souvent du *silence des victimes*. Dans *L'Écriture ou la vie*, il écrit :

On peut tout dire de cette expérience. Il suffit d'y penser. Et de s'y mettre. D'avoir le temps, sans doute, et le courage, d'un récit illimité, probablement interminable (...). Mais peut-on tout entendre, tout imaginer ? Le pourra-t-on ? En auront-ils la passion, la compassion, la rigueur nécessaire ?

Le silence ici des rescapés des camps mais aussi celui des très pauvres est un mythe bien commode pour ceux qui les écoute de l'autre rive car leur absence de mots n'est pas tant due à une incapacité de celui qui devrait parler qu'à une incapacité de celui qui devrait écouter. « Je ne peux pas parler, on va me prendre pour un fou » me disait une personne du quart monde, presque muette depuis plus de dix ans.

Au cœur de ces vies empêchées, écouter les très pauvres, c'est aussi entendre leurs espoirs, leurs rêves et leur utopie ancrée dans la réalité. C'est écouter les récits qu'ils développent au cœur de l'adversité car, je cite le philosophe Guillaume Le Blanc, « se composer une fiction, ce n'est pas s'inventer une vie hors de la vie, mais s'aménager une zone d'habitabilité : un habitacle pour temps précaires⁸ ». Et ainsi nous pouvons apprendre de leur ingéniosité à développer des solutions dans les interstices du quotidien : arroser les plantes avec la dernière eau de la vaisselle, faire des torchons avec des draps usés... comme le suggérait, par exemple, une femme du quart monde. Ces micro-solutions qui peuvent apparaître simplistes témoignent d'un engagement pour trouver des marges de manœuvre dans la réalité telle qu'elle est. On a longtemps ignoré ces petits riens en les qualifiant péjorativement d'*infrapolitiques*, mais ils témoignent de ce que les sociologues Michel Pigenet et Danielle Tartakowsky appellent « "une politique du peuple" fondée sur la quotidienneté, la proximité,

⁸ Guillaume LE BLANC, *L'insurrection des vies minuscules*, Montrouge, Bayard, coll. « Les révoltes philosophiques », 2014, p. 79.

l'immédiateté, le moralisme et la tradition, souvent enracinée dans des références religieuses⁹. »

Enfin écouter les très pauvres, c'est également se laisser surprendre par leur étonnante générosité fondée sur une sensibilité exacerbée à toute forme d'injustice. Comme cette famille du Nord qui accueille une personne de la rue dans un HLM déjà exiguë parce que : « Tu comprends, on peut pas le laisser dehors. On n'est pas des chiens. [...] Avec tout ce que j'ai souffert, le laisser dans la rue, ça aurait été un crime. » Avec eux, nous découvrons que « tout se passe comme si la réponse à la pauvreté ne provenait pas [...] de la richesse, mais bien de la solidarité non préméditée des vies pauvres¹⁰ », encore une citation de Guillaume Le Blanc. Et c'est d'abord de cette solidarité dont il nous faut être contemporains et proches pour apprendre.

Les ressources que développent les très pauvres au cœur de l'adversité deviennent une véritable expertise. Cette expertise ne concerne pas seulement le témoignage de leur combat ou les réponses aux situations d'injustice qui les concernent mais également la profondeur anthropologique que l'expérience de la misère les oblige à affronter. Et ce sera mon troisième et dernier point.

③ Écouter les pauvres, c'est être reconduit vers la vérité de l'être-humain. Les très pauvres nous renvoient inlassablement à un essentiel, à une gratuité fondamentale, qui d'une certaine manière disent l'essentiel et la gratuité même de la création. Le pape François le rappelle dans *Laudato Si'* : « Il n'y a pas d'écologie sans anthropologie adéquate¹¹. »

Pour entrer dans ces aspects anthropologiques, permettez-moi de faire un rapide détour par le *Cantique des Créatures* de saint François d'Assise. Dans ce poème profondément théologique, François loue pour frère Soleil, sœur Lune et les étoiles, sœur notre mère la Terre. Mais on aurait tort d'en faire un hymne à la vie illimitée, un hymne à la fraternité idéale. La vie est évoquée à partir de ce par quoi elle échappe : « Loué sois tu par sœur notre mort corporelle. » La fraternité est évoquée à partir de ce qui la reconstruit après une déchirure : « Loué sois-tu mon Seigneur par ceux qui pardonnent grâce à ton amour. » Le cantique n'est pas un poème écolo avant l'heure, mais la louange d'un homme réconcilié qui a découvert

⁹ Michel PIGENET et Danielle TARTAKOWSKY (dir.), *Histoire des mouvements sociaux en France. De 1814 à nos jours*, Paris, La Découverte, coll. « Sciences humaines et sociales », n°417, 2014², p. 29-30.

¹⁰ Guillaume LE BLANC, *op. cit.*, p. 105.

¹¹ PAPE FRANÇOIS, *Laudato Si'*, §118.

d'abord avec les lépreux, puis avec ses frères, puis avec le sultan d'Égypte, puis avec toute la création que tous nous sommes frères et sœurs.

Pour Joseph Wresinski, le pardon est une manière de vivre en quart monde. Il n'est pas simplement un plus pour mieux vivre. Il est essentiel pour tout simplement continuer de vivre. Et sans prétention à en faire une loi morale générale, sans aucun irénisme car leur pardon s'ancre dans un quotidien marqué par les conflits et les souffrances. Patrick constate dans sa vie que, sans le pardon, c'est « 100% la guerre. (...) On est obligé de pardonner : sinon, on serait en bagarre tout le temps. (...) Le pardon, ça nous permet de ne pas vivre dans la haine. » Le pardon rejoint l'acte créateur. Une vieille dame disait au cardinal Bergoglio : « Si Dieu ne pardonnait pas tout, le monde n'existerait pas. »

Le second aspect est celui de notre nature corporelle. Les sociologues du soin dans le monde de la précarité notent que le corps des plus démunis est la « dernière et ultime ressource restant encore à la disposition de l'individu¹² ». Ils en ont ainsi une expérience spécifique car seuls les plus précaires savent ce que cela peut signifier de vivre la peur de ne pouvoir compter que sur son corps. Cette situation de « sur-exploitation corporelle¹³ » induit des rapports particuliers avec le monde qui sont peu pris en compte dans leurs conséquences sur le plan politique ou dans la lutte contre l'exclusion : vulnérabilité du corps « asphaltisé¹⁴ », englouti par son environnement ; sur-exposition dans l'espace public et la honte qui en découle.

À l'expérience extrême du corps est liée une expérience particulière du temps. Dans son livre *Je vous salis ma rue*, la sociologue Sylvie Quesemand Zucca rapporte cette réflexion de Marco, une personne sans domicile fixe :

Moi je regarde toujours le ciel,
Le silence total est bon pour écouter l'autre.
Je n'ai trouvé personne pour me parler.
J'ai froid dans mon cœur.
Je n'ai pas de montre.
Je demande l'heure aux gens.
L'heure,
C'est comme les battements du cœur :
Si elle s'arrête, le cœur s'arrête.

¹² Gisèle DAMBUYANT-WARGNY, « L'intervention sociale auprès des plus démunis : prendre en charge le corps vulnérable et le sentiment de honte », *Pensée plurielle. Parole, pratiques & réflexions du social*, 2017/1, n°44, p. 85.

¹³ Gisèle DAMBUYANT-WARGNY, *Quand on n'a plus que son corps. Soins et non-soins de soi en situation de précarité*, Paris, Armand Colin, 2006, p. 218.

¹⁴ Sylvie QUESEMAND ZUCCA, *Je vous salis ma rue. Clinique de la désocialisation*, Paris, Stock, coll. « Un ordre d'idées », 2007, p. 72.

De gré ou plutôt de force, les très pauvres sont contraints plus que d'autres d'assumer leur corps et de vivre dans le temps. Ils sont les premiers incarnés ; avec Bruno Latour, nous pourrions dire qu'ils sont les premiers « terrestres¹⁵ ».

Ces trois aspects de la parole des pauvres invitent finalement à requalifier le terme de *clameur*. Nous avons à nous laisser surprendre et bousculer par des cris, à recueillir des paroles, voire une liste de bonnes idées qu'il faut trier par la suite. Mais plus profondément, nous sommes invités à entendre *dans* ces cris, *dans* ces paroles. Et pas simplement une liste de bonnes idées, de trucs à mettre en place. La *Clameur des pauvres* invite à discerner la *pensée des très pauvres*, c'est-à-dire la logique à l'œuvre dans leur vision du monde. La *clameur* des pauvres est d'abord une *pensée cohérente et commune* : *cohérente* parce qu'ancrée dans des situations de vie douloureuse qui produisent la même honte, les mêmes humiliations, qui conduisent à des stratégies similaires pour faire face ; *pensée commune* parce qu'il me semble qu'on peut montrer que derrière des expressions et des parcours toujours singuliers, s'expriment des intuitions solides, récurrentes et partagées.

On pourrait ajouter que cette pensée est à la fois *humaine* et *évangélique*. *Humaine* parce que les très pauvres sont constamment rappelés à la réalité de leur existence, à la lourdeur physique de devoir faire face au quotidien : l'échappatoire dans le spirituel, dans le virtuel, ou dans le conceptuel leur est interdit ; *pensée évangélique* également parce que ces expériences mises en résonance avec notre foi au Dieu de Jésus-Christ témoignent, au sens kerygmaticque le plus profond et dans l'actualité du monde tel qu'il est, témoignent de la présence de Dieu, de sa sollicitude, de sa miséricorde, de sa toute-puissance.

Et en même temps, cette pensée reste étrange : étrange car elle n'est pas spontanément la nôtre, pour nous qui regardons la misère de loin ; étrange également du fait de sa source même dont nous ne pouvons approcher qu'en nous penchant sur l'abîme. Elle reste mystérieuse car elle s'origine dans le mystère de la croix, folie pour la sagesse du monde.

Pour conclure, il faut le redire pour ne pas alimenter l'ambiguïté : la précarité tue. La misère doit être détruite. Mais en apprenant de ceux et celles qui la subissent, nous pouvons ensemble aménager un espace d'habitabilité indispensable face aux crises à venir, dont le pape François rappelle l'unité profonde.

Et face à cette crise unique aux multiples facettes, nous pourrions avancer que les défis de l'Église des prochaines années autour des plus pauvres, de l'écologie, de la synodalité ou la crise des abus, ne forment qu'un seul et même défi : celui d'une écoute réelle et profonde ;

¹⁵ Bruno LATOUR, *Où sommes-nous ?*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond, 2021.

pour trouver ensemble un chemin, pour entendre comment la croix du Christ est source de vie encore aujourd'hui.

Etienne va développer ce point sous l'angle de ce qui est attendu d'une église synodale.

TEMPS 4 : COMMENT L'ÉGLISE EST-ELLE ATTENDUE ? (ETIENNE GRIEU)

L'Église peut faire entendre une musique spécifique qui, grandeur nature, montre que nous ne sommes pas condamnés uniquement à des rapports de compétition et d'utilité. C'est même sans doute l'urgence pastorale numéro un aujourd'hui. L'Église ne fait jamais autant signe que lorsque sa parole s'accompagne de nouvelles manières de se rapporter les uns aux autres ainsi qu'aux biens et aux ressources dont nous disposons pour vivre. C'est ainsi qu'elle a fait signe dans l'Antiquité, dans des sociétés où les règles du jeu étaient très dures, marquées par l'esclavage et par une économie de guerre et de prédation. Elle a su indiquer, grâce à la fraternité¹⁶ dont elle vivait, d'autres relations possibles que celles du rapport de force et de l'asservissement. Ce faisant, elle donnait consistance à l'Alliance, ce lien par lequel Dieu s'est adressé à l'humanité, un lien qui n'a pas d'autre pourquoi que « parce que c'est toi ». C'est l'alliance qui nous fait entrer dans d'autres rapports que la compétition ou la domination, c'est une relation qui appelle, qui invite à la parole, qui fait grandir, qui exerce à la liberté, qui est disposée au pardon, qui apprend à accueillir le nouveau venu.

Qui peut guider les communautés chrétiennes vers l'Alliance ? Qui peut les obliger à s'y tenir ? Ce sont les plus vulnérables, car la seule relation qui leur convienne c'est celle qui est soutenue par le « parce que c'est toi ». Ils n'en supportent pas d'autre. Voilà pourquoi ce sont d'excellents guides qui nous remettent sans cesse au cœur de l'Alliance.

Des diacres vous ont, je crois, Pères évêques, écrit, et ils disaient notamment : « Nous sommes témoins que les pauvres vivent contre vents et marées l'espérance d'un Absolu radical d'amour et en même temps vivent le réalisme de la souffrance et de la solitude ; tout cela

entre terre et ciel. Cet étirement donne une respiration, un souffle immense à nos communautés ». Je rejoins tout à fait ce propos parce que j'en ai fait moi-même l'expérience.

Partir du plus pauvre, ce n'est pas créer une pastorale particulière ; c'est à partir de ce qu'ils nous partagent, à partir de cette convocation à l'Alliance qu'ils nous adressent à tous,

¹⁶ Voir ici le travail de Michel Dujarier. *Eglise-Fraternité. L'ecclésiologie du Christ Frère aux huit premiers siècles*, 2 volumes, Cerf, coll. « Patrimoine », 2013 et 2016.

permettre que les lieux d'Eglise et les communautés chrétiennes soient de plus en plus imprégnés, irrigués, fertilisés par la logique de l'Alliance.

Comment cela peut-il se mettre en œuvre ? Il y a eu ces dernières années beaucoup d'initiatives et de recherches pour aider les communautés chrétiennes à faire route avec les frères et sœurs en souffrance. L'université de la solidarité et de la Diaconie, qui s'est réunie ici, à Lourdes, en 2017 avait justement pour objectif de faire connaître des formes nouvelles et prometteuses pour de vraies rencontres avec les personnes en grande précarité. Les fraternités où l'on y partage la Parole de Dieu se sont multipliées, signe qu'elles sont attendues non seulement par celles et ceux qui connaissent la misère, mais aussi par beaucoup d'autres chrétiens qui sont heureux, à leur contact d'être revigorés dans leur foi. De même la multiplication, en quelques années, des colocations solidaires, signale quelque chose d'important.

Cette priorité aux plus abandonnés pourrait être un point d'attention majeur à l'heure où l'Eglise réfléchit sur sa dimension synodale. La synodalité ne peut se réduire à des discussions entre personnes qui savent bien parler. Si l'on s'orientait dans cette direction, nous serions très vite tous déçus et l'Eglise tournerait en rond. Mais si l'on vise dans nos essais de synodalité à ce que l'attention soit dirigée en premier vers ceux qui ont le plus de mal à s'exprimer, alors, oui, il se passe quelque chose d'inouï, sans doute parfois déroutant, mais qui véritablement, ouvre de nouveaux chemins. Car dès qu'on fait l'expérience de cette priorité à ceux qui parlent le moins facilement, on découvre que c'est en réalité la parole de tous qui se pose autrement.

L'Eglise fait signe quand elle est fraternelle, quand elle porte l'Alliance dans sa chair et non comme un message qui lui reste extérieur ; elle ne fait certes sans doute pas alors signe de manière spectaculaire et cela ne lui vaudra pas d'invitation sur les plateaux de télévision. Mais elle fait signe à ceux qui dans leur vie, cherchent un autre fil rouge que la course aux premières places, et ils sont de plus en plus nombreux, notamment parmi les jeunes.

Voilà pourquoi je suis profondément convaincu qu'il y a pour l'Eglise, pour aujourd'hui comme depuis toujours, dans le chemin fait avec les plus vulnérables, une source d'énergie considérable et un puissant facteur de renouveau.

Reprise conclusive :

Face à un problème comme celui de la crise climatique, le réflexe est de se tourner d'abord vers les solutions techniques. Mais le fond du problème n'est pas technique et c'est un des grands mérites de *Laudato Si* de l'avoir fortement souligné. La crise climatique invite en réalité à revisiter de fond en comble notre rapport à la création, à nos projets et donc aussi à nos

désirs, et puis aussi, évidemment, aux régulations mises en place pour vivre ensemble. A travers tout cela, c'est peut-être la question du respect qui revient au premier plan : ne sommes-nous pas pris collectivement en flagrant délit d'un irrespect profond ? Si c'est effectivement le cas, alors c'est aussi un rendez-vous avec les plus vulnérables. Car les personnes qui connaissent la grande pauvreté sont comme des sentinelles qui les premières nous disent ce qu'il en est du respect dans tout ce que nous mettons en œuvre. Et ce sont aussi des guides, en réalité très exigeants, sur ce chemin du respect.

Toute la tradition de l'Eglise plaide pour que nous osions nous mettre en chemin avec eux, à leur écoute, à leur école. Car l'Eglise n'est jamais aussi rayonnante que lorsqu'elle reprend les gestes et les attitudes qui furent ceux du Christ lui-même vis-à-vis de ses frères et sœurs en détresse. Et alors, oui, l'Eglise aura quelque chose de spécifique à apporter dans les débats sur la crise climatique.

TEMPS 5 : ESPÉRER À L'ÉCOLE DES GRANDS PRÉCAIRES (CHRISTOPHE PICHON)

« Quand tout le monde sera lié » - le poème de Benoît (Christophe Pichon)

Je vous propose de nous mettre à l'écoute d'une œuvre que compose Benoît. Elle est faite de mots et d'une image, confiés à un prêtre par son auteur. Ils se rencontrent à Nantes dans le cadre de l'association Chemin d'espoir¹⁷, une des associations du réseau Saint Laurent. Un lieu d'Eglise et une relation d'alliance pour reprendre les termes d'Etienne.

Benoît a vécu des choses difficiles dans son enfance, il a été en foyer, a vécu des déceptions amoureuses, est séparé de sa femme et de ses deux filles, ne voit plus ses frères qui l'ont « trahi » dit-il, ni ses parents. Il dit : « je trouve ça comme une peine de vie¹⁸ ». Il est encore très fragilisé aujourd'hui. Le texte a été enregistré sur son téléphone portable, parce qu'il ne sait pas suffisamment écrire.

¹⁷ « Chemin d'Espoir » est une association privée de fidèles, membre du Réseau Saint Laurent. Elle réunit des hommes et à des femmes que la vie a profondément « marqué de souffrances, de galères de toutes sortes » qui cheminent avec d'autres « compagnons » pour en sortir. Les compagnons sont souvent au seuil de l'Eglise, éventuellement non baptisés, en quête de donner un sens spirituel à leur vie, et qui acceptent la proposition explicite de partager à partir de l'Évangile. Un commentaire d'un autre texte de Benoît est disponible : Christophe Pichon, « Entendre 'Dieu est amour' depuis l'amour blessé », *Revue d'Éthique et de théologie morale* 303 (2019), p. 109-116.

¹⁸ Benoît BLOND, *MA petite Vie insignifiante ET remarquable* (2021), p. 54.

Le texte de Benoît est le suivant :

« Quand tout le monde sera lié par amitié ou par affection d'amour ce monde pourra grandir et s'émerveiller

Si on freine sa bienveillance envers l'autre, on bloque son futur, l'harmonie, la merveille que Dieu nous prépare... »

La première fois que je l'ai lu, je me suis dit qu'il y avait quelque chose d'important à entendre, peut-être parce que le « tout le monde sera lié » me rappelait « tout est lié ». J'ai donc ouvert Laudato Si' et est trouvé cette expression du pape François. Je surligne les mots communs aux deux :

| | |
|---|---|
| « (...) Tout est lié , et, comme êtres humains, nous sommes tous unis comme des frères et des sœurs dans un merveilleux pèlerinage, entrelacés par l'amour que Dieu porte à chacune de ses créatures et qui nous unit aussi, avec une tendre affection , à frère soleil, à sœur lune, à sœur rivière et à mère terre » (PAPE FRANÇOIS, <i>Laudato Si'</i> 92). | « Quand tout le monde sera lié par amitié ou par affection d'amour ce monde pourra grandir et s'émerveiller Si on freine sa bienveillance envers l'autre, on bloque son futur, l'harmonie, la merveille que Dieu nous prépare... » |
|---|---|

Etonnement de ma même constellation de mots autour du verbe « lier » : merveille, affection, amour, Dieu. Le pape François et Benoît parlent la même langue. Mais, un écart est à mesurer. Dans son poème, Benoît choisit une autre conjugaison que le pape François pour le verbe « lier » : « Quand tout le monde sera lié » et non pas « tout est lié ». Il parle de l'avenir, de ce qui advient. Quel enrichissement de la formule « tout est lié » permet le « tout le monde sera lié » ?

Je vais avec vous d'abord écouter le texte, puis regarder l'image qui lui est associée, et enfin essayer d'entendre ce qui se dit.

Le poème lui-même

Je lis dans ce que dit Benoît de la poésie. J'ajoute des indications typographiques (retour à la ligne, caractères gras et soulignés) à son texte original pour valoriser des répétitions de mots et une progression de la pensée.

Quand tout le monde sera lié
par amitié
ou
par affection d'amour
ce monde pourra
grandir
et
s'émerveiller
Si on freine sa bienveillance envers l'autre,
on bloque son **futur**,

l'harmonie,
la merveille que Dieu nous **prépare**...

Une annonce au futur et une réserve

QUAND tout le monde se sera lié (...) ce monde pourra grandir
(...) Si on freine sa bienveillance envers l'autre, on bloque son **futur**,

Je repère une structure en deux temps : cela commence par le « quand » et se poursuit par un « si ». Il y a d'abord du futur (sera, pourra), puis du présent (freine, bloque, prépare). Il est aussi question de « tout le monde » et de « ce monde » puis de « on » et l'autre.

Ce que je comprends : Au bout du compte, quoiqu'il arrive (« quand »), le monde « pourra » grandir, mais une réserve est à maintenir et tient à ce que fera le « on ». Il y a une tension entre ce qui est annoncé (tout le monde sera lié) et ce qui pourrait ne pas être, une prudence (si on freine).

Une espérance forte donc et tout autant une grande lucidité.

L'amitié ou l'affection d'amour

QUAND tout le monde sera lié
par amitié
ou
par affection d'amour

Comment comprendre « tout le monde » ?

- Ce peut être les personnes, tout le monde, toutes les personnes sans exception.
- « Tout le monde » peut désigner aussi tout l'univers, embrasse aussi la création.

La poésie permet de ne pas choisir et de comprendre que tout le monde *et* le monde sont en cours d'unification. Car Benoît dit qu'il sera lié, ce n'est pas encore le cas.

Être lié peut avoir des connotations négatives. Les liens peuvent enchaîner, asservir comme le disait Etienne. Mais des types de relation garantissent que la façon de se lier n'est pas esclavage : « par amitié ou par affection ». S'il y a alternative entre l'un ou l'autre, « par amitié *ou* par affection d'amour », le binôme dit la totalité des modalités d'aimer. **Tout sera lié par des modalités d'aimer.**

L'affection, à la différence de l'amitié, a besoin d'un autre substantif : amour (« affection *d'amour* »). L'auteur multiplie les mots. Le mot « amour » arrive comme au bout d'une succession de trois mots réunis qui commencent par la même première lettre de l'alphabet, le commencement de la langue en quelque sorte : amitié, affection, amour.

Une double mention de l'émerveillement

ce monde **pourra**
grandir
et
s'émerveiller

Que permettra le fait d'être lié ? Le monde en sera changé. Il sera doublement impliqué dans ce qui arrive : ce monde pourra grandir *et* s'émerveiller. Pas « ou » cette fois, mais « et ».

Le monde pourra, s'il le désire donc, s'émerveiller, mais de quoi ? Le texte suggère que, « quand tout le monde sera lié », tout sera source possible d'émerveillement y compris le monde qui se voit grandir, qui regarde sa propre croissance. C'est « la » merveille, dont il va parler au singulier et en la déterminant (pas « une » merveille), que Dieu « nous » prépare.

Cet émerveillement sera possible car tout le monde sera lié par amour.

Dieu et nous

Le poème s'achève par « la merveille que Dieu nous prépare ». Cette préparation par Dieu est un don fait à tous, et pour la première fois, apparaît un « nous ». Le « nous » survient quand Dieu est mentionné.

*Si on freine sa bienveillance envers l'autre,
on bloque son futur,
l'harmonie,
la merveille que Dieu nous prépare...*

De nouveau, trois mots s'enchaînent. Chacun a « son futur » et son futur c'est l'harmonie avec soi-même et les autres, un monde harmonieux. Et cette harmonie est une merveille. Le choix des ponctuations est révélateur de ce mouvement. Le poème s'achève par des points de suspension qui suggèrent que l'histoire s'écrit, animée par une bienveillance qui guide le monde et tout le monde pour un « nous » en harmonie.

On freine et on bloque

Pour terminer sur le poème et avant de regarder l'image qui lui est associée, revenons à la lucidité de Benoît. La préparation, le fait que « tout le monde sera lié » est aussi une responsabilité confiée à chacun, une invitation à se lier.

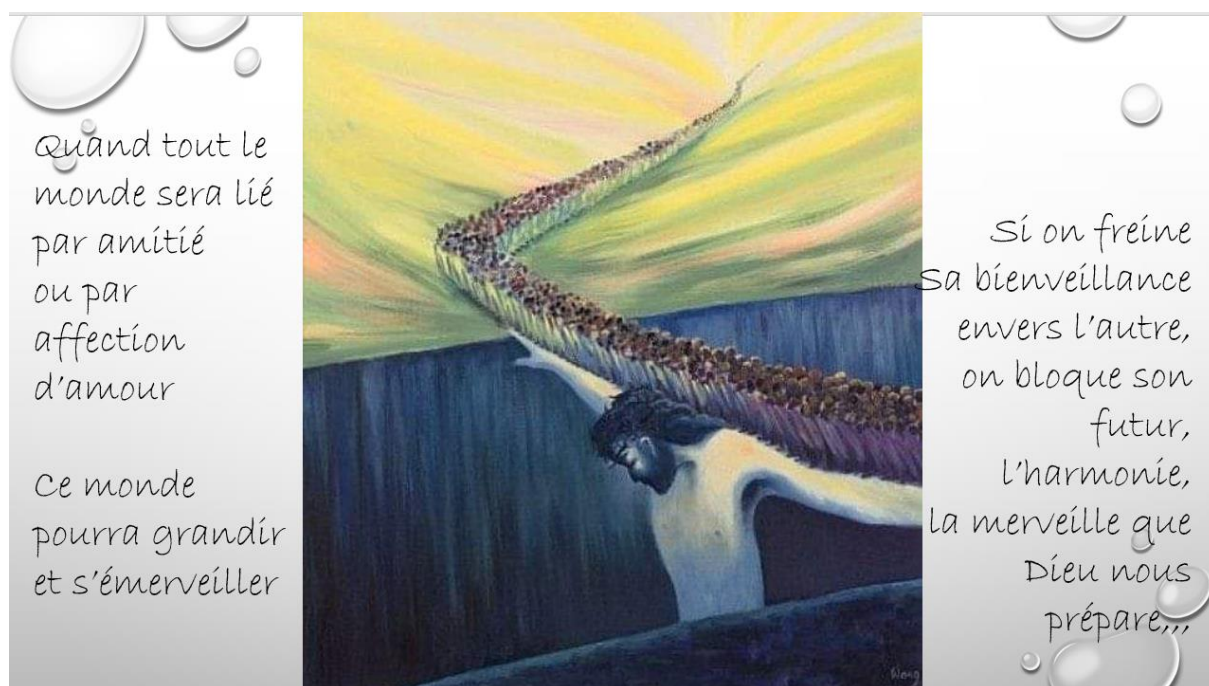
Tout se passe comme si la bienveillance était un mouvement et une orientation qui traversait chacun. On ne la possède pas, mais on peut la freiner. Elle est une dynamique intérieure à ne pas « freiner », sous peine de « bloquer » son futur. Personne n'échappe à cet appel à la bienveillance envers « l'autre ».

Je comprends : **Ainsi le monde pourra grandir par la manière dont tout le monde acceptera de se lier et se liera effectivement par amitié et par affection amour. C'est l'espérance exprimée par Benoît alors même qu'il ne voit plus ses proches.**

Une image et des mots

En tapant « Jésus » sur un moteur de recherche sur internet, Benoît a choisi une image parmi les 150 qu'il a trouvées, pour accompagner ses mots. Le choix qu'il fait est révélateur de ce qu'il cherche à exprimer quand il annonce : « Quand tout le monde sera lié.

Que donne-t-il à contempler ? Il donne à voir un Christ, les bras en croix, dans le vide, la tête orientée et inclinée vers le bas, qui permet à un peuple compact de traverser un abîme. Le Christ permet de le traverser. Un horizon lointain est figuré et une frontière proche, un précipice. Le futur n'est pas bloqué, un au-delà est dessiné qu'il est possible de rejoindre par une traversée, une marche, un pèlerinage en Dieu.



L'image renvoie au poème et vice-versa.

L'image suggère que la croix est un passage pour une traversée ensemble, grâce au geste d'offrande de Jésus et de sa bienveillance envers l'autre. La voie tracée par les bras étendus de l'ami mène à la lumière, fait passer des ténèbres à la lumière pour qui accepte de traverser. L'image combinée au texte invite à comprendre le mystère de la croix comme un geste d'amitié et d'affection d'amour de Jésus pour « tout le monde » et « ce monde » qui pourront grâce à lui se reconnaître comme un « nous » et gagner la merveille que Dieu nous « prépare ».

Benoît donne donc à voir que Jésus n'a pas bloqué son futur, s'est dessaisi de sa vie sur la croix pour donner la vie. L'évangéliste Jean rapporte ces paroles de Jésus qui révèle la profondeur de l'intuition de Benoît :

« Ceci est mon commandement que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés. Personne n'a de plus grand amour que l'amour de celui qui se dessaisit de sa vie pour ses amis. Vous, vous êtes mes amis si vous faites ce que moi je vous commande. Je ne vous appelle plus serviteurs, car le serviteur ne sait pas ce que fait son maître ; mais vous, je vous ai appelés amis ; parce que tout ce que j'ai entendu de mon Père, je vous l'ai fait connaître » (Jn 15,12-15).

Jésus annonce ce qu'il va lui-même vivre à la croix : être là pour ses amis jusqu'à donner sa vie pour eux. L'œuvre de Benoît résonne avec ce que l'évangéliste Jean énonce : l'affection d'amour de Jésus.

[Ecrire un poème en temps de pandémie en voulant voir Jésus : Celui qui est le moins lié sait ce que c'est que d'être lié](#)

Que pouvons-nous entendre ? Je retiens cinq choses à garder quand on dit que « tout est lié » grâce à la « clameur de foi » de Benoît :

- *Une étonnante espérance* : Benoît, je l'ai dit, parle de « sa peine de vie » quand il évoque la séparation d'avec ses proches. Il sait ce que c'est difficile d'être lié. Il le sait d'autant plus quand il compose cette œuvre car il est écrit pendant le premier confinement lié à la crise sanitaire de la Covid-19 en avril 2020. Obligation de rester confiner chez soi, quelques autorisations de sortie à condition de « distanciation sociale » dit-on. Le confinement accentue l'isolement. Ce qu'il vit semble contredire le projet que « tout le monde sera lié » et pourtant Benoît l'affirme : « Quand tout le monde sera lié ». Celui qui est le moins lié sait ce que c'est que d'être véritablement lié.

- *Une foi et un désir de voir des images de « Jésus qui nous soutient »* : au cœur de son confinement, Benoît « veut voir des images de Jésus ». Il les envoie cela par rafale de 5 à 10 images commentées au prêtre avec qui il est en relation. A la question « est-ce que tu peux dire pourquoi tu l'as choisie ? », il répond : « Il faut parler des choses que Jésus nous soutient ». Il fait mémoire du Christ qui ne nous laisse pas seul dans la crise multiforme que nous traversons.

- *Les mots choisis de l'amitié et de l'affection d'amour* : Sur quoi fonder cette espérance que « tout le monde sera lié » alors que tout le monde est confiné, éloigné et séparé ? Le dernier mot ne sera pas la séparation, la division, l'indifférence mais l'amitié, l'affection d'amour et la bienveillance en se laissant porter par le don de sa vie par Jésus. Celui qui a vécu des amours blessées sait et rappelle l'importance de l'amitié et l'affection d'amour.

Ainsi Benoît explicitement et implicitement renvoie au cœur de la foi, de l'espérance et de la charité.

- *Un compagnonnage pour trouver des mots* : Cette œuvre n'a été possible qu'après un long compagnonnage. Benoît choisit un texte bref pour être entendu : « Il faut pas que ce soit trop long parce que les gens se fatiguent » dit-il. Et pourtant, il écrit cela après un long temps de mutisme. Sa parole retrouvée ressemble à « un fleuve qui sort ; il a quelque chose du muet qui commence à parler » commente Jacques le prêtre qui l'accompagne. Les mots poétiques de Benoît sont forts et beaux. Chacun pourra se laisser déplacer par l'une ou l'autre expression. Je retiens pour ma part « bloquer son futur » et « l'affection d'amour ».

- *Une invitation à relier « tout est lié » et « synodalité »* : Benoît fait le lien entre un texte qui dit « tout est lié » et une image qui montre « un chemin ensemble ». Invitation à relier la réflexion sur « tout est lié » et la synodalité. Incitation à se laisser questionner : faut-il être lié pour marcher ensemble et/ou marcher ensemble pour être lié ? La synodalité, « marcher ensemble », cela signifierait notamment à l'écoute de l'œuvre de Benoît a) se rendre attentif à la qualité des relations instaurées en particulier de la bienveillance b) s'émerveiller de ce que Dieu prépare pour « nous », pour ce monde et tout le monde c) faire place à l'altérité (l'autre) d) faire mémoire que le Christ ne nous laisse pas seul pour traverser les crises.